

Vie et opinions de Maf le chien et de son amie Marilyn Monroe,
Andrew O'Hagan, traduit de l'anglais par Cécile Deniard,
Christian Bourgois, 2010, 348 p.

André Roy

Alain Resnais

Numéro 150, décembre 2010, janvier 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

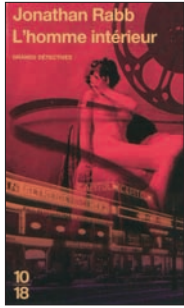
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2010). Compte rendu de [*Vie et opinions de Maf le chien et de son amie Marilyn Monroe*, Andrew O'Hagan, traduit de l'anglais par Cécile Deniard, Christian Bourgois, 2010, 348 p.] *24 images*, (150), 54–54.



L'HOMME INTÉRIEUR

de Jonathan Rabb, Paris, 10-18, 2010, 478 p.

Nombreux sont les romanciers qui ont utilisé le cinéma comme décor. Côté français, les spécialistes remontent volontiers jusqu'à Jules Verne, mais c'est plutôt à Daniel Pennac et à François Weyergans que l'on pense. Les Américains, Scott Fitzgerald en tête (*The Last Tycoon*, *The Pat Hobby Story*), mais aussi Nathanael West (*The Day of the Locust*) ont été très prolifiques en la matière : *The Book of Illusions* de Paul Auster est l'un des grands livres de la littérature moderne et *Flickers (La conspiration des ténèbres)* de Theodore Roszak, délire cinématographique unique en son genre (même André Bazin s'y trouve mêlé aux aventures les

plus loufoques). Ces œuvres, même si on y croise parfois des noms connus ou des personnalités à peine maquillées, sont de pures fictions. Il en va autrement du roman récent de Jonathan Rabb.

En 1975, Andrew Bergman, auteur de *We're in the Money*, remarquable essai sur le cinéma américain durant la crise économique de 1929, publie *Hollywood and LeVine*, sorte de polar débridé dans lequel Humphrey Bogart lui-même mène une enquête en compagnie de Lauren Bacall, rencontrant même un certain Richard Nixon sur son chemin. C'est la seule filiation qu'on peut attribuer spontanément à Jonathan Rabb, mais sur le mode essentiellement sérieux, tragique même.

Publié dans une collection dite Grands Détectives, *L'homme intérieur*, même s'il met en scène un *Kriminal-Oberkommissar* qui mène une enquête, est beaucoup plus qu'un polar. Situé dans le Berlin excentrique de 1927,

au moment où Fritz Lanz termine *Metropolis*, le livre de Rabb est tout à la fois un roman historique (quel portrait inoubliable de la vie berlinoise), un récit politique (la naissance du mouvement nazi), une page de l'histoire technique du cinéma (l'arrivée du son) et un portrait assez méchant d'un monstre de l'histoire du cinéma, Herr Fritz Lang. Qui dit Fritz Lang en 1927 dit aussi Thea von Harbou, sa redoutable épouse et collaboratrice, ici magnifiquement présentée en militante fasciste, mais aussi le génial Peter Lorre en jeune débutant au théâtre sur qui Lang fonde les plus grands espoirs.

À l'évidence, fruit d'un travail de recherche aussi sérieux que passionné, *L'homme intérieur* est vraiment un livre sur le cinéma, son histoire à un moment déterminant, sa mythologie et aussi ses liens pas toujours accidentels avec l'histoire politique. Lecture de vacances, diront sans doute certains universitaires, mais quelles belles vacances ! — **Robert Daudelin**



VIE ET OPINIONS DE MAF LE CHIEN ET DE SON AMIE MARILYN MONROE

Andrew O'Hagan, traduit de l'anglais par Cécile Deniard, Christian Bourgois, 2010, 348 p.

Maf, diminutif de Mafia Honey, est le nom du bichon, élevé chez la sœur de Virginia Woolf, que Frank Sinatra a offert à Marilyn Monroe après sa séparation d'avec Arthur Miller, soit environ un an avant son décès tragique. Par son titre même, qui rappelle celui de Laurence Sterne (*La vie et les opinions de Tristram Shandy*), *Vie et opinions de Maf le chien et de son amie Marilyn Monroe* se veut une fable tout à la fois sur l'actrice, Hollywood et la vie américaine. Les opinions du petit chien futé, parfois jaloux, drôlement vif dans ses paroles, sont plus souvent celles des gens qui l'entourent. Dès les premières pages, on (à la fois le chien, les personnages et, on imagine, l'auteur lui-même) n'est pas tendre sur la faune hollywoodienne; ainsi Elia Kazan est traité de salaud parce qu'il a dénoncé des gens à la Commission des activités antiaméricaines. Si Natalie

Wood est prise en pitié, sa mère, d'origine juive, reçoit son lot de remarques piquantes, après celles sur le groupe de Bloomsbury de Woolf. La seule personne qui est épargnée est Marilyn elle-même, dont le toutou nous restitue rarement les paroles, mais ne cesse de faire des remarques sur ce qu'elle fait et de nous décrire ses états d'âme. Fidèle compagnon de la triste, malheureuse et angoissée Marilyn, de retour à New York après l'échec des *Misfits* (le tournage a été un enfer), il se montre un fin analyste des sentiments de sa maîtresse. Ce qui ne l'empêche pas d'être sévère envers elle : elle veut faire du théâtre, avoir une réputation d'intellectuelle en citant les classiques de la littérature, cherche à satisfaire un besoin de sécurité auprès des époux Strasberg, qui en tirent fierté; et lui, Maf, il n'aime pas ça. Il n'hésite pas, dans un même mouvement, à envoyer ainsi quelques piques et blâmes sur le monde artificiel et fortuné du cinéma, auquel, d'ailleurs, veut échapper la blonde icône sexuelle. Il n'oublie pas l'actualité politique, la guerre de Corée, la lutte pour les droits civiques des Noirs et le projet d'aller sur la Lune. Ce chien est plus malicieux

que délicieux, plus perspicace que subtil dans ses commentaires, mais jamais amer. Il reste qu'il est heureux, admire infiniment Marilyn et se désole de la voir déprimée, surtout au moment du tournage inachevé de *Something Has Got to Give* de George Cukor. On retient surtout que c'est un chien fort cultivé, qui cite Cervantès, Descartes, Tolstoï, Yeats, Kafka, et qu'il enrichit ses observations par de nombreuses notes en bas de page, car il aime beaucoup les digressions. En fin de compte, c'est un littéraire, ce qu'aurait voulu être aussi la déesse platinée¹, qui tentera toujours d'effacer à la fin de sa vie le symbole sexuel qui lui était irrémédiablement attaché. Maf est un animal plein de sagesse, dont il voudrait bien donner une part à Marilyn; il est plus lucide qu'elle, mais, en conséquence moins complaisant qu'elle envers le genre humain. Et lorsqu'il nous quitte à la fin de son « roman », Marilyn se prépare à aller chanter son *Happy Birthday, Mister President*, à John F. Kennedy, en mai 1962, trois mois avant sa mort. — **André Roy**

1. Ce que semble confirmer *Fragments. Poèmes, écrits intimes, lettres*, que publie cet automne les Éditions du Seuil.